

Le capitalisme expliqué aux enfants ... et aux adultes

Il y a peu, une de mes petites-filles m'a demandé de faire avec elle un jeu qui ressemble au [Monopoly](#) (lien pour ceux qui ne connaissent pas ce jeu), mais version simplifiée pour les enfants. Au début, on distribue à chaque joueur un nombre égal de billets de 1000, 500, 100, 50, et 10.

La gamine qui a à peine 6 ans sait compter jusque 10, mais pas plus loin. Elle reconnaît à la taille les plus gros billets et elle sait qu'il y a 5 billets « comme ça » (100) dans un billet « comme ça » (500), mais elle ne sait pas encore faire des additions ni des soustractions. C'est donc moi qui vais tenir la banque et faire les comptes.

Je ne sais plus pourquoi j'ai prononcé le mot « capitalisme » mais bien sûr, la question fuse :

- C'est quoi le capitalisme, grand-papa ?

Aïe ! Après un court instant de réflexion, je lui réponds :

- Je vais t'expliquer ...

Je compte un certain nombre de billets et, au lieu de donner à chacun une somme égale, je lui donne un billet de 10 et prends tout le reste pour moi. Puis je fais mine de commencer le jeu.

- Je ne joue plus avec toi, t'es un tricheur !

- Ben quoi ? C'est ça le capitalisme, un milliard pour moi, rien pour toi.

Comme ma petite-fille me regarde d'un air bizarre, je lui dis :

- Je vais te raconter une histoire pour t'expliquer ce qu'est le capitalisme.

Il était une fois une vallée perdue très loin d'ici et il y a trèèèèèèèèè très longtemps, où vivaient deux clans fort primitifs. Ils n'avaient pas encore inventé la culture ni l'élevage et vivaient donc de cueillette, de chasse et de pêche.

Le clan de Travaïus récolte dans la forêt des racines de manioc, les pèle, les fait sécher, puis les réduit en farine, cuite ensuite pour en faire des galettes. Travaïus père pêche aussi le saumon dans la rivière voisine et les enfants récoltent quelques fruits.

L'autre clan, celui de Kapitalus, fait de même avec du maïs, chasse le faisan et récolte quelques légumes sauvages. Chacun passe environ huit heures par jour à ces activités.

Comme l'un n'a pas envie de toujours manger des galettes de manioc avec du faisan, et l'autre toujours des galettes de maïs avec du saumon, ils échangent régulièrement une galette de manioc contre une galette de maïs, un faisan contre un saumon et un paquet de légumes contre un paquet de fruits. Cela s'appelle du « troc », existe depuis des millénaires et existe toujours aujourd'hui.

Bon, le temps passe ... et un beau jour Travaïus va trouver Kapitalus et lui dit :

- Tu sais quoi ? J'ai rencontré un vieux sage itinérant qui m'a expliqué ce qu'était la démocratie, l'état de droit, les droits de l'homme, la liberté-égalité-fraternité.

- Et alors ? répond Kapitalus.

- Eh ! bien, à partir d'aujourd'hui tu devras me donner 1000 galettes de maïs pour une galette de manioc.

- Que va-t-il se passer ? demandé-je à ma petite-fille.

- Kapitalus va dire à Travaïus qu'il est devenu fou et n'acceptera jamais ça.

- Ah oui ? C'est pourtant ce que font beaucoup de patrons (notion réductrice, mais je m'adresse aux enfants) : un million de dollars par mois pour eux, 50 dollars pour leurs ouvriers dans les pays dits « en voie de développement ». Et apparemment tout le monde accepte cela. Pourquoi Kapitalus n'accepterait-il pas le marché proposé par Travaïus ?

Comme ma petite fille n'a pas l'air de pouvoir répondre - et les adultes non plus je crois, je continue mon histoire (Kapitalus n'a évidemment pas accepté le marché) :

Le troc continue normalement, puis un beau jour ... Kapitalus invente l'arc et les flèches !

Il est allé couper une branche bien rectiligne, l'a taillée puis a récolté des lianes qu'il a tressées pour en faire le cordage de l'arc. Puis il s'est taillé des branches très fines pour en faire des flèches, a fabriqué des pointes de flèches et un empennage avec des plumes de faisan.

Kapitalus met maintenant beaucoup moins de temps pour tirer un faisan qu'il ne mettait en posant des pièges rudimentaires.

Quand Travaïus voit cela, il se dit que ce serait bien plus rapide de tirer un saumon dans la rivière plutôt que d'utiliser les moyens rudimentaires de pêche qui sont les siens. Il va trouver Kapitalus et lui dit :

- Dis, tu pourrais fabriquer un arc ? Je te donnerai un saumon en échange.

- Ah non hein, répond, Kapitalus, il me faut trois jours de travail pour fabriquer un arc, toi tu mets une demie heure pour pêcher un saumon.

– Oui évidemment, dit Travaïus, et après un instant de réflexion, bon, je te donnerai 50 saumons.

- Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec 50 saumons ? Ils vont pourrir ...

Et nos deux compères se rendent compte que le troc d'objets de valeur très différente pose problème.

Pour mieux l'expliquer à ma petite fille, je lui demande :

- Veux-tu échanger mon Bic (à un euro) contre ton iPad ?

- Non.

- Pourquoi non ? C'est du troc ...

- Parce qu'un iPad vaut beaucoup plus que ton Bic.

- Ah oui ... bon, alors je te donnerai 200 Bics.

- Non.

- Pourquoi ?

- Parce que je n'ai pas besoin de 200 Bics.

Aaaaaaah ... on a compris.

Kapitalus et Travaïus décident donc d'inventer la monnaie. Ils vont chercher des coquillages assez spéciaux sur la plage voisine, mettent chacun leur marque dessus pour qu'on ne puisse pas fabriquer de la fausse monnaie et ils lui donnent le nom de *dollarus*. Ils se donnent à chacun un capital de départ de 100 dollarus et fixent les prix : un dollarus pour une galette et deux dollarus pour le saumon ou le faisan.

Le temps passe, Travaïus paye régulièrement un dollarus quand il achète une galette de maïs, deux dollarus le faisan, et Kapitalus un dollarus pour le manioc et deux dollarus le saumon.

Un beau jour, Kapitalus va trouver Travaïus :

- Ecoute, lui dit-il, j'ai des problèmes avec la collecte de maïs, il y a eu une maladie probablement à cause du mauvais temps, je dois aller de plus en plus loin pour en récolter et j'y passe de plus en plus de temps. Je suis donc obligé d'augmenter mes prix, ce sera donc deux dollarus la galette de maïs.

– Ah bon, ça va, répond le benêt Travaïus.

Même un enfant (ma petite fille dans un an) peut calculer qu'après avoir payé cent fois deux dollarus le maïs et vendu cent fois le manioc à un dollarus, Kapitalus va se retrouver avec 200 dollarus en poche et Travaïus, zéro.

Travaïus va donc trouver Kapitalus et lui demande :

- Dis, je n'ai plus d'argent, pourrais-tu me prêter 50 dollarus ?

- Bien sûr, répond Kapitalus, je peux te prêter 50 dollarus à un an et tu me rembourseras 5 dollarus par mois.

Il est facile de calculer qu'en un an, Travaïus va rembourser $12 \times 5 = 60$ dollars et que 60 dollars à rembourser – 50 empruntés = 10 dollars d'intérêt.

[Pour les adultes : vous pouvez évidemment calculer un intérêt, disons de 5,8 % en 15 mois si cela vous chante, mais il vous faudra une calculette. C'est pourquoi j'ai pris des chiffres ronds pour que le calcul mental soit facile]

Kapitalus a donc maintenant 150 dollars (200 – 50 qu'il a prêté) et Travaïus 50 qu'il a emprunté et doit rembourser.

En attendant, la récolte est redevenue bonne et les prix normaux (un dollar les galettes, deux dollars le faisan ou le saumon). Et Travaïus a préféré fabriquer un arc lui-même, plutôt que l'acheter à Kapitalus.

Au bout de 10 mois, Travaïus a remboursé 50 dollars (10x5), il a de nouveau zéro dollar en poche. Mais il doit toujours deux mensualités de 5 dollars. Où va-t-il les trouver, ces 10 dollars qui n'existent pas ?????????? Ce n'est pas le Saint-Esprit qui va fabriquer ces 10 dollars !

Travaïus comprend enfin qu'il est le dindon de la farce et va trouver Kapitalus :

- Ecoute, dit-il, je ne pourrai pas te payer les deux dernières échéances, je n'ai de nouveau plus d'argent.
- Ah bon, c'est comme ça, dit Kapitalus, alors tu vas me rembourser en nature : dix galettes de manioc, à raison d'une par jour.

Travaïus n'est évidemment pas d'accord, car il se rend compte qu'au lieu de travailler 8 heures par jour, il va devoir en travailler 16, pour fabriquer une galette pour lui (il faut bien que sa famille mange) et une pour Kapitalus, pêcher un saumon pour lui et un pour la famille de Kapitalus. Et cela pendant que Kapitalus se tournera les pouces, puisque Travaïus lui fournira gratuitement la nourriture pendant 10 jours.

Kapitalus va donc trouver les anciens du village et demande qu'on saisisse tout ce qu'il y a dans la case de Travaïus. Mais les anciens refusent, car ils comprennent que le prêt avec intérêt est tout simplement un système ... **impossible**.

C'est ce que les anciens avaient déjà compris il y a plus de 2000 ans puisque tant dans la Bible (Parole de Dieu d'un milliard de chrétiens) que dans le Coran (Parole de Dieu d'un milliard de musulmans), il est interdit de prêter avec intérêt. C'est ce qu'Aristote avait déjà compris il y a 2500 ans lorsqu'il écrivait que « l'argent ne fait pas des petits ». (Pour ceux que cela intéresse, lisez : [Aristote](#)).

C'est ce que j'ai aussi compris lorsqu'un ami me demande de lui prêter 100 euros. Il me remboursera 100 euros et je ne lui demande pas d'intérêt. Mais apparemment il n'y a pas un civilisé sur un million qui sache que le prêt avec intérêt est un système impossible. Si vous n'avez pas encore compris, je continue mon histoire pour enfants :

Kapitalus et Travaïus se disputent tellement bien que les deux familles ... finissent par s'entretuer.

Bien des années passèrent, les enfants se marièrent, ils eurent beaucoup d'enfants, qui eux-mêmes eurent beaucoup d'enfants ... Le village primitif est maintenant devenu une petite ville. Et comme il y a beaucoup plus d'habitants, on n'en est plus au manioc-maïs, saumon-faisan, on vend et achète beaucoup plus de produits. Il faut ajouter que chaque fois qu'un nouveau couple se marie, les responsables de la ville vont chercher 100 coquillages, les marquent et les donnent comme capital de départ au jeune couple.

Bien sûr, avec le temps, des couples économes ont tendance à augmenter leur capital, car ils produisent et vendent un peu plus que ce qu'ils achètent et consomment. Alors que d'autres couples, peut-être parce qu'ils sont un peu plus dépensiers ou qu'ils ont une plus grande famille, ont tendance à voir leur capital diminuer car ils consomment un peu plus qu'ils ne produisent.

Nous appellerons les premiers, « riches » et les seconds « pauvres ». (De manière réductrice, mais je rappelle que l'histoire s'adresse aux enfants).

Un jour, une grand-mère raconte à son petit-fils Kapitalus junior l'histoire de son arrière-grand-père qui s'était fait tuer suite à une dispute à propos du non remboursement d'un prêt avec intérêt.

Devenu grand, Kapitalus junior qui est très intelligent et a eu beaucoup de temps pour réfléchir, a une idée de génie : il invente l'abstraction « banque » (à ne pas confondre avec le bâtiment nommé également « banque »). Il cloue donc un écriteau « banque » au-dessus de l'entrée de sa maison, une petite habitation en bois, beaucoup plus confortable que la case en paille de son arrière-grand-père. Et il annonce partout en ville, que les « riches » peuvent déposer de l'argent en banque et toucher chaque année des intérêts, et que les « pauvres » peuvent emprunter de l'argent à la banque et rembourser par mensualités, avec intérêts.

Comme tout bon banquier, ce que Kapitalus ne dit pas, c'est que les riches toucheront moins d'intérêts (3% décide-t-il) que les pauvres ne paieront (5%). Sur chaque emprunt à 5% et dépôt à 3%, Kapitalus se met la différence en poche et il espère ainsi devenir immensément riche.

Chaque fois qu'un riche dépose de l'argent en banque, il reçoit un morceau de papyrus (ils n'ont pas encore inventé le papier) attestant le dépôt de telle somme d'argent, rapportant telle somme d'intérêts à chaque fin d'année. Le pauvre lui, signe un morceau de papyrus attestant qu'il a emprunté telle somme d'argent qu'il remboursera en tant de mensualités.

Bon, le système fonctionne très bien pendant un certain temps et Kapitalus se frotte les mains.

Un beau jour, un marchand ambulant vient en ville vendre de magnifiques colliers de perles. Les pauvres regardent avec envie mais n'ont pas les moyens d'acheter. Quelques riches achètent immédiatement un collier qu'ils comptent offrir à leur épouse. Mais d'autres riches, ceux qui ont déposé de l'argent en banque, n'ont plus les moyens d'acheter. Ils se rendent donc à la banque et demandent à Kapitalus :

-Dis, on voudrait acheter un collier de perles, rend-nous notre argent, tant pis pour les intérêts et tant pis si tu nous comptes des frais de remboursement.

Kapitalus est très embêté, il n'a évidemment pas assez d'argent en caisse pour rembourser, puisqu'il en a prêté la plus grande partie aux pauvres. Il demande donc un délai de quelques jours et réfléchit à toute vitesse.

Nouvelle idée de génie : il invente les actions et les obligations. Il fait de la publicité dans toute la ville : venez acheter des actions ou des obligations, elles rapportent tant de % d'intérêt chaque année.

Et ça marche ! Toute une série de riches viennent « acheter » des actions et des obligations et Kapitalus encaisse assez d'argent pour rembourser ceux qui voulaient récupérer leur dépôt.

Maintenant avec l'invention de Kapitalus, lorsqu'un riche vient à la banque, au lieu de recevoir un morceau de papyrus sur lequel il est écrit « dépôt de 50 dollarus rapportant tant de % d'intérêts annuels », le riche reçoit un morceau de papyrus sur lequel il est écrit « obligation de 50 euros rapportant tant de % d'intérêts annuels » et il a l'impression d'avoir « acheté » le morceau de papier – non, que dis-je, de papyrus.

Mais l'arithmétique bancaire n'a pas changé : 50 dollarus dans la caisse de la banque et morceau de papier dans la poche du client.

Le système fonctionne très bien pendant un certain temps et Kapitalus se frotte à nouveau les mains.

Mais voilà, l'année d'après, certaines récoltes sont détruites par le mauvais temps. Les riches qui dépendent de ces récoltes ne peuvent plus vendre leur production, ils épuisent leur capital pour acheter les produits qui restent sur le marché. Leur capital fond à vue d'œil, d'autant plus que les prix flambent au fur et à mesure que la demande augmente et que la production ne suit plus.

Ces riches courent à la banque pour revendre leurs actions et obligations, mais, comme de bien entendu, Kapitalus est incapable de les racheter puisqu'il a prêté aux pauvres l'argent récolté par la vente des actions et obligations. Kapitalus s'enfuit dans un autre pays car il n'a pas envie de se faire tuer comme son arrière-grand-

père et la banque est déclarée en faillite. Les pauvres se frottent les mains car ils ne doivent plus rembourser leur emprunt – du moins c'est ce qu'ils croient. Quelques riches rachètent à un dollarus des actions qui en valaient 50 en espérant qu'un jour leur cours remontera. D'autres riches ont tout perdu car leurs actions et obligations ne sont plus que des morceaux de papyrus sans valeur.

Bref, c'est la crise.

Moralité de l'histoire :

Le capitalisme financier est un système qui ne peut pas faire et n'a jamais fait autre chose que des « crises ».

Les enfants comprennent qu'avec 4 produits (saumon, faisan, manioc et maïs), un emprunteur (Travaïus) et un prêteur (Kapitalus) le système des prêts-emprunts avec intérêts est un système impossible.

Les adultes qui ne sont pas nuls en math comprennent qu'avec 100 produits, 100 prêteurs et emprunteurs et une banque, le système est toujours aussi impossible.

Mais avec quelques milliards de personnes, des milliers de produits et des milliers de banques, les banquiers des banquiers qu'on appelle « banques centrales », la planche à billets, lorsqu'on invente en plus des actions et des obligations, les SICAV, les comptes à terme, les bons de caisse, les subprimes, les carnets d'épargne, les emprunts hypothécaires, les ventes emphytéotiques, les monts de piété, les saisie-arrêt sur salaire, les saisies compensatoires, les taxes, les impôts directs et indirects, la TVA, les accises, les amendes, les prisons, le système boursier, la fluctuation des prix, les cours de change, la spéculation, les investissements, l'inflation, les revenus du travail, les salaires, les appointements, les émoluments, les loteries, le protectionnisme ou le libéralisme économique, les lois sociales, les mutualités, les allocations de chômage, etc etc ... apparemment plus personne ne comprend - la calculette ne suffit plus - que le système prêts-emprunts avec intérêts, reste un système impossible (aussi complexe que soit devenu le système capitaliste) qui ne peut faire autre chose que des crises.

Pourtant, il est possible de modéliser tout cela par ordinateur et de constater que le système finit toujours par foirer et par produire ce qu'on appelle des « crises ». Sans compter que, crise ou pas crise, le fossé entre les plus riches et les plus pauvres se creuse toujours plus et de manière d'autant plus grave que le capitalisme profite de la mondialisation. Je ne sais pas où on va mais je sais qu'on y va, chantait l'autre.

Mais le jour où la majorité des adultes comprendra cela, je pense que la planète terre se sera arrêtée de tourner.

Jean Paul Depouhon.

